

LE COMTE KOSTIA.

V 210
181

LE

COMTE KOSTIA

PAR



VICTOR CHERBULIEZ.

I

PARIS, 1862.

NAUMBOURG, CHEZ G. PAETZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

PREMIERE PARTIE.

I

Au commencement de l'été de 1850, un seigneur russe, le comte Kostia Petrovitch Leminof, eut la douleur de voir mourir subitement, et dans la fleur de sa beauté, sa femme, plus jeune que lui de douze ans. Cette perte cruelle, à laquelle rien ne l'avait préparé, le jeta dans un violent désespoir, et quelques mois plus tard, demandant aux distractions d'un lointain voyage le moyen de tromper ses regrets, il quitta, dans l'intention de n'y plus revenir, ses terres, voisines de Moscou. Accompagné de ses deux enfants jumeaux âgés de dix ans, d'un pope qui leur servait de gouverneur et d'un serf nommé Ivan, il se rendit à Odessa, et y prit passage à bord d'un navire marchand en partance pour la Martinique. Débarqué à Saint-Pierre, il se logea dans une maison écartée des environs. La profonde solitude où il s'enferma

n'apporta pas d'abord à son chagrin l'adoucissement qu'il en espérait. Il ne lui suffisait pas d'avoir quitté son pays, il aurait voulu changer de planète, et il se plaignait de trouver partout la nature trop semblable à elle-même. Il ne trouvait aucun site assez étranger à sa destinée, et dans les lieux déserts où le promenait l'inquiétude désespérée de son cœur, il s'imaginait revoir des témoins importuns de ses joies passées et de l'infortune où elles s'étaient subitement englouties.

Il habitait depuis un an la Martinique, quand la fièvre jaune lui enleva l'un de ses enfants, et cependant, par une réaction bizarre de son vigoureux tempérament, ce fut vers ce temps même que sa sombre mélancolie se dissipa, et fit place à une gaieté amère et sarcastique qui était plus conforme à son naturel. Dès sa première jeunesse, il avait eu un goût de plaisanterie, un tour railleur dans l'esprit, assaisonnés de cette grâce ironique dans les manières qui est le propre des grands seigneurs moscovites, et qui atteste une longue habitude de jouer avec les hommes et avec les choses. Toutefois sa guérison n'alla pas jusqu'à lui rendre les agréments qu'il portait autrefois dans le commerce de la vie. La souffrance avait amassé en lui un levain de misanthropie qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler : sa voix avait perdu ses notes caressantes, elle était devenue rude et saccadée ; son geste était brusque et son sourire méprisant. Par moments, toute sa

personne annonçait une volonté superbe qui, tyrannisée par les événements, aspirait à prendre sa revanche sur les hommes.

Si terrible cependant qu'il fût parfois aux personnes de son entourage, c'était un diable civilisé que le comte Kostia. Aussi, après un séjour de trois ans sous le ciel de tropiques, il se prit à soupirer après la vieille Europe, et un beau jour on le vit débarquer sur les quais de Lisbonne. Il traversa le Portugal, l'Espagne, le midi de la France et la Suisse. A Bâle, il apprit qu'entre Coblenz et Bonn, dans un endroit assez isolé, un vieux château était à vendre. Il se transporta sur les bords du Rhin, acheta ces antiques murailles et les terres qui en dépendaient, sans se donner le temps de débattre le prix ni de visiter en détail le domaine. Le marché conclu, il fit faire en hâte quelques réparations urgentes à l'un des corps de logis dont se composait son manoir délabré, qui portait le nom imposant de forteresse du Geierfels, et il ne tarda pas à s'y installer, en se promettant d'y passer le reste de ses jours dans une retraite paisible et studieuse.

Le comte Kostia tenait de la nature un esprit vif et prompt qu'il avait fortifié par l'étude. Il avait toujours aimé de passion les recherches historiques; mais de toutes choses il ne savait et ne voulait savoir que ce que les Anglais appellent *the matter of fact*. Il professait un froid mépris pour les idées générales et les abandonnait de